L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

BUREAUX: rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 12 NOVEMBRE 1894 68ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux: No 73 rue de Chartres.
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.
NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 12 NOVEMBRE 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

CAMPO-FORMIO.

C'est un petit village situé à 2 lieues S.-O. d'Udine en Frioul, et resté célèbre par le traité qui porte son nom, et qui n'y fut pas signé.

Ce traité était la suite des préliminaires de paix entre la France et l'Autriche, arrêtés six mois auparavant (voir 18 avril), mais elle avait rencontré bien des difficultés. L'Autriche, obligée de céder devant la victoire, ne se trouvait pas suffisamment indemnisée de la perte de la Belgique et de la rive gauche du Rhin par la possession en Italie des Etats de terre ferme de Venise jusqu'à l'Oglio, et avait traîné les choses en longueur dans l'espérance que la discorde entre le Directoire et le Corps Législatif lui fournirait l'occasion de recommencer la guerre avec succès; de son côté le Directoire, qui venait d'en finir avec la majorité des Cinq-Cents par le coup d'État du 18 fructidor, émettait la prétention de fermer l'Italie à l'Autriche au delà de Venise jusqu'à l'Isonzo qui se jette dans le golfe de Trieste, et rêvait lui-même de recommencer la guerre sans considérer que l'armée d'Italie avait désormais devant elle toutes les forces de la monarchie autrichienne, qui avaient été retirées d'Allemagne pour être reportées en Carniole et en Carinthie.

Bonaparte, chargé avec Clarke, des négociations ouvertes à Udine le 1er juillet, avait donc plus encore à lutter contre son propre gouvernement que contre les négociateurs autrichiens à qui le coup d'Etat du 18 fructidor venait d'enlever l'espérance de voir renverser le Directoire; mais après avoir vainement essayé de faire partager ses vues au Directoire et avoir même offert une démission qu'il savait bien impossible à accepter, il avait pris son parti d'agir contrairement à ses instructions, et résolu d'un côté à revenir sur les préliminaires de Léoben en donnant pour limite aux possessions autrichiennes non plus l'Oglio, mais l'Adige, ce qui leur enlevait Mantoue, et convaincu de l'autre qu'il n'obtiendrait la limite du Rhin et de l'Adige qu'en sacrifiant à l'Autriche, non plus seulement une partie des Etats de Venise, mais Venise elle-même, il se résolut à imposer ces conditions aussi bien à son propre gouvernement qu'à ses adversaires; il les fit connaître au Directoire et se garda bien d'attendre sa réponse.

Il avait affaire à l'Autrichien Cobentzel, et les négociations se suivaient tantôt à Udine chez celui-ci, tantôt au quartier général français, à Passériano, de l'autre côté de Campo Formio. Le 16 octobre, la conférence avait lieu chez Cobentzel, Bonaparte s'assit seul et silencieux à une table quadrangulaire en face des négociateurs autrichiens, laissa Cobentzel exposer avec une hauteur tranchante ses prétentions, déclarer qu'il y allait de l'honneur de l'Autriche à ne pas renoncer à Mantoue sans garder Mayence, et formuler son ultimatum en affirmant que ses voitures étaient prêtes et lui même résolu à partir s'il n'était pas sur le champ accepté. Tout à coup Bonaparte se dresse la figure contractée, frappe du pied le sol, éclate en reproches foudroyants, puis, cédant aux transports d'une colère simulée, il parcourt l'appartement avec agitation, aperçoit sur un guéridon, un cabaret de porcelaine, présent de la grande Catherine à Cobentzel, le saisit, et le lançant avec violence sur le carreau: "Vous voulez la guerre! s'écria-t-il; eh bien, vous l'aurez! Elle est déclarée! Mais souvenez-vous qu'avant trois mois j'aurai brisé votre monarchie comme je brise cette porcelaine!" Et sans vouloir rien écouter, il s'élance dehors tête nue, ordonnant à haute voix à un aide de camp d'aller signifier à l'Archiduc Charles que le lendemain on commencera les hostilités.

Le soir même, Cobentzel terrifié lui renvoya son ultimatum signé, et le lendemain 17 il vint lui-même à Passériano consacrer le traité dit de Campo Formio, qui donnait aux Autrichiens pour limite l'Adige et à la France le Rhin. Le Directoire dut se résigner à le ratifier, tant la joie fut immense en France et à Paris.

ETAT ANNUEL
— DE LA —
Compagnie d'Assurances
TEUTONIA.

Conformément aux dispositions de sa charte cette compagnie publie l'état suivant de ses affaires pour l'année finissant le 31 décembre 1893:

Primes reçues—		
Sur risques de feu	$415,991 00	
Sur risques de mer	26,411 52	
Sur risques de rivière	15,481 39	
		$457,883 91
Ajouté, primes non expirées pour 1892		115,389 54
		$573,273 45
A déduire—		
Pertes de feu payées	$182,349 53	
Pertes de mer payées	18,684 39	
Pertes de rivière payées	1,263 88	
Réassurances	52,328 75	
Commissions	58,861 90	
Primes remises	79,240 12	
Taxes et licences	8,060 34	
Dépenses générales et dépenses d'agence, moins l'intérêt	24,247 56	
Profits et pertes	4,001 25	395,538 02
		$177,735 43
Réservé pour primes non expirées, 31 décembre 1893	$136,140 93	
Réservé pour pertes non ajustées	24,460 00	
Dix pour cent de dividende sur le fonds capital pour l'année	25,000 00	
Surplus	2,134 50	177,735 43

ACTIF.

Comptant en main	$ 69,734 79
$130,000 consolidés d'Etat de la Louisiane	136,750 00
$62,000 bons 5 pour cent de la ville de la Nlle-Orléans	62,620 00
$61,000 bons de ville consolidés de la Nlle-Orléans, Crossman	63,287 50
25,000 bons 4 pour cent des Etats-Unis	26,625 00
$10,200 bons de première hypothèque du Canal and Claiborne Street Railroad	11,016 00
Actions diverses	1,350 00
Meubles de bureaux	1 000 00
Propriétés foncières	40,562 50
Prêts sur hypothèques	36,250 00
Prêts sur gages	5,000 00
Primes en cours de collection	29,635 23
Dus des agents et billets à primes	12,879 41
	$495,710 43

PASSIF.

Fonds capital	$250,000 00
Fonds de réserve	50,000 00
Réservé pour primes non expirées	136,140 93
Dividendes non payés	475 00
Pertes non ajustées et non payées	24,460 00
Dividende payable le 15 janvier 1894	12,500 00
Surplus	2,134 50
	$495,710 43

L'état ci-dessus est une copie vraie et correcte transcrite des livres de la compagnie.

ALBERT P. NOLL, Président.
GEORGE MEYER, Secrétaire pro tem.
H. R. GOGREVE, Vice-Président.

Assermenté et souscrit pardevant le soussigné notaire de la Nouvelle-Orléans, ce 12me jour de janvier 1894.

SAM. FLOWER, Notaire Public

A une assemblée du Bureau des Directeurs de cette compagnie, tenue le 11 courant, il a été résolu de payer sur demande un second intérêt-dividende semestriel de CINQ POUR CENT sur le fonds capital, faisant dix pour cent pour l'année 1893.

DIRECTEURS.

H. Budding, Joseph Bohler, J. B. Camors, M. Frank, S. Pretscher, C. B. Fisher, H. R. Gogreve, S. Hyman, F. Jancke, Julius Kaiser, J. H. Keller, H. F. Klumpp, Isaac Levy, C. H. Miller, Nich. Miller, Albert P. Noll, Frank Roder, J. R. Rengstorff, Louis Rush, Wm B. Schmidt, H. Schmitz, J. G. Syer, C. H. Schenck, Hy Wellmann.

FEUILLETON.

LES DRAMES DE LA PAIX.

Pantalon Rouge.

—PAR—

JULES MARY.

SIXIÈME PARTIE.

DÉSERTEUR.

(Suite.)

—Je ne puis te donner d'autre preuve.... par malheur.... Car réfléchis, c'est une question de bonne foi entre nous deux.... Si tu crois que j'ai fait copier ces plans à vingt exemplaires, libre à toi.... mais dans quel but l'aurai-je fait, je te le demande?

Elle hésitait, observant Karl, essayant de deviner si elle n'était pas trompée une fois de plus, s'il ne se jouait pas d'elle.

Elle crut voir en lui un peu d'anxiété. Il semblait inquiet, comme s'il eût vraiment redouté qu'elle ne voulût point le croire.

—Le prix que j'attache à ta conquête, dit-il d'une voix sourde et passionnée, est au-dessus de toute autre considération......

Elle vit qu'il ne mentait pas.

—Je te crois! Mais ces documents, tu les a peut-être appris par cœur.... Ta mémoire est fidèle... et il se peut que tu les rétablisses......

Il eut un geste impatienté.

—Comment veux-tu que je retienne tout un dossier compact de notes, auxquelles pour ma part je n'ai pas compris grand'chose et qui n'aurait de clarté qu'aux yeux d'un militaire et d'un ingénieur? Comment veux-tu que ma mémoire ait gardé toutes ces lignes, ces plans, ces dessins, ces chiffres, ces problèmes?

Il avait raison.

Elle se rassurait. Décidée à mourir plutôt que d'appartenir à ce misérable, elle désirait du moins que sa mort fût utile. Elle eût été inutile si Karl n'avait pas été mis dans l'impossibilité de se servir des documents.

—Et maintenant, dit-il, es-tu suffisamment renseignée? m'as tu demandé tout ce que tu voulais savoir?

—Oui. Nous retournerons à Paris le plus tôt possible.

—Quand tu le jugeras convenable.

—Dès ce soir?

—Dès ce soir, je n'y vois pas d'inconvénient.

—Tu vas me remettre ces papiers.

—Je les prendrai avec moi. Nous ferons le voyage ensemble, je te les remettrai à Paris, avec les deux copies dont j'ai parlé.

—Bien. Je les restituerai à ceux à qui tu les as volés.

—Ensuite?

—Le lendemain du jour où ceux que j'aime seront à l'abri de tout danger, tu recevras de moi une lettre qui t'appellera rue de Lancry, où je demeure......

Elle eut un regard étrange.

—Tu tiendras ta promesse......

—Oui.

—Tu me le jures, à ton tour?

—Je te le jure.

Il ne la perdait pas de vue. Il lisait dans cette âme. Il s'attendait à plus d'obstacles, à des larmes, à une crise.

Il la trouvait résignée. Il redoutait quelque ruse de femme, sublime sacrifice et dévouement suprême.

—Magda, tu me trompes.

—Je t'assure......

—Tu me trompes, te dis-je...... Ne suis-je pas ton frère?...... N'ai-je pas l'habitude de deviner ce qui se passe en toi, en regardant tes yeux? Tu es pieuse. Tu ne voudrais pas, même pour sauver ta vie, faire un serment que tu ne tiendrais pas...... Tu es superstitieuse et tu sais que cela te porterait malheur d'être parjure......

—Oui.

—Fais-moi le serment que tu ne me caches aucune arrière-pensée.

Elle se tut, pâle et tremblante.

Il eut un rire de triomphe.

—Ah! tu le vois.... j'avais deviné....

—Karl!

—L'un de nous voulait tromper l'autre, et c'était toi.... Eh bien! tu vas me jurer sur Dieu, que tu pries depuis ton enfance, tu vas me jurer que le lendemain du jour où je t'aurai restitué les papiers du général de Trélon-Fontaines, tu m'attendras rue de Lancry.

—Oui, je le jure! fit-elle, en étendant la main.

Il fut un peu décontenancé devant la gravité avec laquelle la jeune fille venait de prononcer ce serment.

—Bien.... je ne t'en demande pas davantage....

Un éclair de joie, de nouveau, dans les beaux yeux de la Slave. Elle ne savait pas dissimuler, comme lui.

Il s'en aperçut encore.

—Magda, dit-il avec une colère farouche, que me caches-tu?

Elle répondit doucement, souriante:

—Je t'attendrai rue de Lancry, je te le jure...... Que veux-tu de plus? N'est-ce pas là ton rêve; n'est-ce pas là ton ordre?

—Oui, mais j'ai compris ta pensée.... Tu veux mourir......

Elle se tut.

C'était vrai. Là bas, dans sa petite chambre où il fût accouru, Karl n'aurait trouvé qu'un cadavre.

—Tu me trompes toujours...... Tout à l'heure tu ne voulais pas jurer...... A présent tu n'oses pas me démentir...... A quoi bon vouloir feindre devant moi?......

—Je voulais mourir.

—Tu avoues!

—N'est-ce pas ce que tu désires?

—Je reprends ma promesse et je garde mes papiers. Va-t-en!

Elle parut ne point entendre.

Elle réfléchissait.

Comment le tromperait-elle de nouveau et quelle autre chose que la mort pourrait la sauver de ces caresses infâmes?

En ces instants critiques, l'esprit acquiert une subtilité étrange; des clartés extraordinaires illuminent le cerveau; des années semblent s'écouler en quelques secondes.

Elle trouva sans doute la solution qu'elle cherchait, car elle ne bougea pas du fauteuil lorsqu'il lui redit:

—Va-t-en! Je ne te croirai plus!

Mais, rendue prudente, rien cette fois, sur son visage, n'indiqua qu'elle se croyait sauvée.

—Je ne mourrai pas, dit-elle.

Il s'apaisa; il connaissait sa franchise, sa droiture. Il espérait. Mais craignant un piège, il réfléchissait à son tour.

—Tu seras chez toi?

—Oui. Tu m'y trouveras.

—Tu m'attendras et tu me jures....

—Je te jure que je serai bien vivante....

—Et bien armée aussi sans doute, de telle sorte que lorsque j'entrerai tu me surprendras par quelque coup de poignard.

—Non, je ne songe point à te tuer!

—Et tu m'appartiendras?

—Je t'appartiendrai.

Cette fois, il eut beau regarder jusqu'au fond de ses yeux, il ne devina rien. Et il fut tout à fait persuadé qu'elle ne songerait plus à lui échapper, lorsqu'elle dit, presque suppliante:

—Pourtant, d'ici là, j'espère que tu redeviendras meilleur.... que tu te seras dit que ce que tu exiges est un crime, que c'est horrible... et que tu viendras repentant me demander pardon.

—N'espère pas cela! dit-il avec un ricanement.

Elle soupira. Des larmes lui vinrent aux yeux.

Tout à l'heure, lorsqu'elle pensait à mourir, elle n'avait pas pleuré. Est-ce donc que le sacrifice qu'elle venait de rêver, auquel Magda était résolue, était plus terrible que la mort?

Peut être!

XIII

Deux jours après, Karl et Magda étaient de retour à Paris.

Et le soir même de leur arrivée, Karl, fidèle à sa promesse, lui remettait les documents du général de Trélon-Fontaines, copies, rapport et originaux.

—Maintenant, que vas tu faire? demanda-t-il.

—Les restituer au général.

—Ensuite?

—Sauver Robert Lavidry, s'il se peut.

—Va. Et n'oublie pas que tu as juré...

—J'ai juré et je jure encore que je n'essayerai pas de te fuir. Tu feras de moi ce que tu voudras.

Elle attendit le lendemain avec une impatience fiévreuse.

Et dans la matinée elle se rendit rue de Prony.

Allait-elle le revoir, celui qu'elle aimait tant?

Elle interrogea le concierge en tremblant:

—M. Armand de Trélon-Fontaines est-il chez lui?

—Oh! pour être chez lui, sûrement il y est, madame, mais quant à être visible et à recevoir, c'est autre chose. Il se lève depuis quelques jours seulement et il est à peine remis de sa blessure.... Vous savez sans doute?

—Oui, oui, je sais, se hâta-t-elle de dire.

—Montez, l'ordonnance vous dira s'il peut vous introduire.

Au cinquième étage, elle sonna.

Elle entendit un pas lourd. La porte s'ouvrit. Philippe parut et laissa échapper une exclamation de surprise.

—Vous, mademoiselle, vous, vous!

—Il faut que je voie Armand tout de suite....

—Ah! mademoiselle, que de malheurs depuis votre dernière visite ici!.... Voir mon capitaine?.... Ça va lui causer une si grosse émotion que je ne sais si je peux.... Non, vrai, je n'oserais pas.... Vaut mieux attendre qu'il soit plus solide; alors, vous reviendrez....

—Non, non, je n'attendrai pas une minute....

—Mais si votre apparition imprévue lui fait mal....

Elle dit gravement:

—Dût-il en mourir, il le faut.

Le soldat fut vivement impressionné.

—Paraît tout de même que c'est sérieux, murmura-t-il. Au reste, vous me laisserez bien le temps de le préparer à votre visite.

—Oui, hâtez-vous, je vous en supplie.... et dites-lui, avant toutes choses, que je ne suis que la messagère de son bonheur....

—De son bonheur? Bon! fit le soldat en se grattant la tête. Je ne comprends pas, mais ça ne fait rien. Si vous lui apportez le bonheur, vous serez la bienvenue, car il en a joliment besoin.

Et il disparut, laissant Magda dans le vestibule.

Armand était levé, mais n'avait pas quitté sa chambre.

Il essayait de lire, mais n'y parvenait pas. Et jetant son livre, il s'était mis à rêver.

Le bruit que fit l'ordonnance en entrant le tira de sa rêverie.

—Que voulez-vous, Philippe? dit-il faiblement. Je vous avais prié de ne pas me déranger.

—Excusez-moi, mon capitaine, c'est une visite......

—Vous savez bien que je ne reçois personne......

—Oui, sûrement que je le sais bien, mais c'est une visite si *tellement* extraordinaire......

—Qui est-ce?

—Je ne sais comment vous dire la chose.

—Expliquez-vous.

—Justement, c'est de m'expliquer qu'il est si difficile. J'ai promis que je vous préparerais à une surprise....

—Une surprise!!

—Et ce n'est pas tout, il paraît que c'est une surprise agréable. On veut vous apprendre une bonne nouvelle.

—Enfin de qui voulez-vous parler?

—D'une femme.... d'une dame plutôt.... plutôt d'une demoiselle.

Armand était bien faible et bien pâle. Pourtant, au soupçon qui traversa son esprit, il sembla s'affaiblir et pâlir encore.

—Son nom?

—Mon capitaine me promet-il d'être sage, et de ne pas trop s'émouvoir, de ne point m'en vouloir surtout?......

—Oui, je vous le promets.... Parlez....

—Mlle Magda demande instamment à être amenée auprès de mon capitaine....

—Magda!

Philippe se précipita vers l'officier. Il crut que le jeune homme allait s'évanouir.

Mais par un effort d'énergie suprême, Armand reprenait son sang-froid.

—Elle! chez moi! Après ce qui s'est passé, l'infâme créature!......

Philippe murmurait:

—Si mon capitaine est trop fatigué, faudrait peut-être mieux......

Mais un geste d'Armand l'interrompit.

—Qu'elle entre!......

—Bien, mon capitaine.

Philippe allait sortir. Armand ajouta:

—J'attends mon père. Vous me préviendrez lorsque le général sera chez moi.

Et sans forces, abîmé au fond de son fauteuil de convalescent, les yeux enfoncés entourés d'un large cercle jaune qui trahissait les souffrances physiques aussi bien que les tortures morales, Armand attendit.

Mais comme s'il avait voulu ne point voir, comme s'il n'avait pas eu confiance en lui, il ferma les yeux.

Et ainsi, dans une immobilité complète, il avait l'air d'être mort.

Il entendit un pas furtif, le frou-frou d'une robe.

Le vague et discret parfum de la femme qu'il aimait flotta soudain autour de lui....

Il ouvrit les yeux....

Magda était à genoux, à ses pieds.

Elle joignit les mains.

—Armand, pas un mot! Pas un mot, je t'en prie, avant de m'avoir entendue, car je connais ta défiance, j'ai déjà eu à souffrir de tes injustes soupçons.... Je sais que tu m'accuses encore.... Tiens, voilà qui me justifiera mieux que tout ce que je pourrais te dire....

Et d'un geste joyeux, elle lui jeta sur les genoux les papiers arrachés à Karl de Winter.

Armand tressaillit.

Une vive, ardente rougeur, colora ses joues et ses yeux brillèrent au même temps qu'un profond soupir sortait de sa poitrine.

—Mon Dieu! murmura-t-il, est-ce que ce serait vrai?

—C'est vrai, oui, mon Armand......

—Alors, malheureuse, c'était bien toi qui m'avais volé......

Elle eut un rire superbe.

—Moi? Le crois-tu encore? Ah! j'étais bien sûre que tu me soupçonnais.... Mais si j'avais été coupable, serais-je ici, à tes pieds, si heureuse...... et après avoir failli causer ta mort, comment aurais-je eu le courage de reparaître devant toi......

—Ces papiers, qui te les a donnés?

—Celui qui te les vola.... Karl de Winter,.... Et maintenant, ne m'interroge pas, cela te fatiguerait et je vois que tu es si faible que toute fatigue, sans doute, serait dangereuse.... Ecoute ce que je vais te dire...et ne m'interromps pas non plus, car ce n'est pas seulement ta vie et ton honneur qui sont liés à toute cette histoire, il y a la vie et l'honneur d'un jeune homme qui t'aime et qui s'est sacrifié pour toi....

Armand eut un cri étouffé.

—Robert! tu veux parler de Robert!

—Oui, de Robert, que je viens sauver ainsi que toi....

—Hâte-toi, Magda, hâte-toi.... et si tu dis vrai......

Il n'acheva pas. Il prit la tête de la jeune fille dans ses deux mains, regarda longtemps Magda jusque dans le fond de ses yeux.

—Si tu dis vrai, je suis sûr, entends-tu, que mon père ne s'opposera pas à la première volonté du fils qu'il a failli perdre et cette volonté sera que tu deviennes ma femme....

Elle trembla et un sanglot à peine réprimé, monta à ses lèvres. C'était un bonheur inouï, jamais rêvé.... C'était la paix de son âme rendue.... sa dignité de femme retrouvée.... C'était l'honneur, c'était la joie......

Mais à quoi bon y songer? Tout cela était impossible!

Elle appartenait à Karl!

Tout, maintenant, était fini pour elle.

Elle eût un geste de dégoût et de désespoir, puis elle reprit, très bas, parlant vite.

Elle fit l'histoire que connaissent nos lecteurs.

Armand ne l'interrompit pas une seule fois.

Mais quand elle fut à ce point de son récit où Karl lui avait restitué les papiers, Magda s'arrêta. Son cœur se serrait horriblement. Sa gorge était desséchée.

Elle tremblait qu'Armand ne devinât son secret.

—Par quel moyen, parle, dit-il, de quelle façon t'y es-tu prise pour rentrer en possession de ces documents....

Qu'allait-elle dire? Elle avait bien pensé, depuis plusieurs jours, à cette question-là, mais sans rien trouver pour y répondre.

Dirait-elle qu'elle les avait volés?

Non, cela lui répugnait.

Et d'autre part, il ne fallait pas hésiter à donner les explications qu'il demandait, car s'il eût éveillé, de nouveau, les soupçons en cette âme défiante.

—J'ai supplié, dit-elle, j'ai montré combien était monstrueuse l'action qu'il avait commise....je lui ai donné des remords....enfin il a cédé devant mes larmes....et me voici....

Il garda le silence. Elle eut une épouvante horrible.

Est-ce que le doute, le doute de l'infâmie proposée surgissait dans ce cœur?.... Est ce qu'il allait l'interroger?......

Blême, elle se sentait défaillir, les jambes brisées.

Armand lui prit les mains et sans la quitter des yeux:

—Magda, cet homme t'aimait et t'aime encore.

Elle ne songeait pas à mentir.

—Oui.

—Jure-moi que tu m'aimes et que tu n'as rien oublié....

Elle eut un cri d'orgueil farouche:

—Je jure que je suis à toi et que je n'ai pas cessé d'être digne de toi!...... Je jure que je t'aime et que jamais, jamais, ne me viendra la pensée d'en aimer un autre......

Il y avait, dans ce cri, une exaltation telle que le doute n'était pas possible. Il la crut. Il lui embrassa doucement les mains.

—Sois bénie, Magda, pour le bonheur que tu apportes dans notre maison!.... Je t'aime, Magda...... Chère femme, je t'aime!

Et Magda, palpitante, murmurait:

—Moi, sa femme, moi, mon Dieu, cela aurait pu être!

En cet instant, Philippe frappa à la porte.

—Entrez, Philippe, dit Armand.

Le soldat avança la tête dans l'entre-bâillement et dit:

—Mon capitaine, c'est le général qui vient d'arriver....

—Que lui avez-vous dit?

—Rien encore, mon capitaine.

—Eh bien, introduisez-le dans ma chambre....

—Bien, mon capitaine....

Armand, malgré sa faiblesse, fit un effort suprême pour se mettre debout afin de recevoir son père.

Le général parut et, à la vue de Magda, interdit, s'arrêta sur le seuil, son regard à la fois sévère et plein de douloureux reproches dirigé vers son fils pour lui demander une explication.

Il avait reconnu la jeune fille.

Ce fut une scène silencieuse que celle qui suivit.

Sans un mot, en effet, Armand montre du doigt les documents rapportés par la jeune fille et qui pêle-mêle ont été jetés par lui sur un guéridon voisin du fauteuil où il était étendu.

Le général se précipite, feuillette d'une main que l'émotion, que la crainte et l'espérance rendent tremblante.

—C'est bien cela, tout y est...... tout.... dit-il enfin.

Et il s'avance vers Magda, il va la chasser lorsque Armand intervient et très vite:

—Père, avant tout, écoute-moi, elle nous sauve......

Il ne laisse pas à son père le temps de lui répondre. Et il fait le récit qu'il tient de Magda. Magda s'est assise, la tête penchée sur la poitrine, et elle écoute comme s'il s'agissait d'une autre que d'elle-même.

Lorsque Armand s'est tu, le général tend les mains à la jeune fille, mais elle s'écroule à genoux, éclate en sanglots.

—Non, non, dit-elle, à vos pieds, monsieur, à vos pieds, toujours.

Soudain le visage de M. de Trélon-Fontaines est devenu grave.

—J'ai un grand devoir à accomplir, dit-il, en retarder d'une minute l'accomplissement serait un crime.

—Père je devine votre pensée.... vous allez sauver ce pauvre enfant qui s'est si noblement sacrifié pour nous....

—Le sauver, oui, si Dieu m'en donne le temps, car en ce moment même Robert est devant le conseil qui le juge....

Il relève la jeune fille.

—Venez, mademoiselle, venez, mon enfant, il faut que vous m'accompagniez.... car votre déposition sera nécessaire....

—Je suis prête à vous suivre.

—Allez, père, allez, et ramenez-la-moi, car tout n'est pas dit entre nous... Elle nous a rendu le bonheur...... Il faut qu'elle aussi, désormais, soit heureuse.

Le général et Magda descendirent.

Le général était venu à pied.

Il appela un fiacre et fit monter Magda, prit place auprès d'elle.

—Rue du Cherche-Midi!

De Versailles en effet, où selon les règlements avait eu lieu l'enquête rapide sur la désertion de Robert, le jeune soldat avait été transféré à la prison militaire de Paris, pour être jugé devant le conseil de guerre.

Et à cette même heure, ainsi que le général l'avait dit, Robert comparaissait devant ses juges.

Le cas de Robert ne souffrait aucune discussion, aucune ambiguïté.

L'article 298 du règlement de service intérieur disait:

"Tout sous-officier, caporal ou soldat "qui n'a pas rejoint à l'expiration de "son congé ou de sa permission et qui "ne justifie pas de son retard, est puni "sévèrement suivant les circonstances

"S'il n'a pas rejoint dans les quinze "jours qui suivent celui qui a été fixé "pour son retour, il est considéré comme déserteur à l'intérieur

"Tout sous officier, caporal ou soldat "qui s'absente sans autorisation est "puni sévèrement suivant les circonstances.

"Six jours après celui de l'absence "constatée, il est considéré comme déserteur à l'intérieur.

"Néanmoins si le soldat a moins de "trois mois de service il ne peut être "considéré comme déserteur qu'après "un mois d'absence."

Robert, au moment où Karl enlevait à Armand les documents du général de Trélon Fontaines, avait plus de trois mois de présence au régiment.

Et comme son absence avait dépassé les six jours visés par le décret dont nous venons de donner un extrait, sa désertion était devenue un fait accompli, sa condamnation paraissait certaine, à moins qu'il ne pût justifier de raisons qui avaient enchaîné sa liberté et retardé son retour.

Ces raisons elles existaient et sans qu'il y eût cas de force majeure pour Robert, il était certain qu'elles eussent paru suffisantes au conseil de guerre si le jeune soldat avait voulu les lui faire connaître.

Mais on a vu dans quel héroïque mutisme il s'était enfermé, ne cédant aux supplications ni du général, ni même d'Espérance, aimant mieux la honte pour lui-même que de voir atteinte la réputation de celui qu'il admirait et aimait

Lors de sa visite dans la prison de Versailles, M. de Trélon-Fontaines, surpris de ce silence singulier, avait entrevu la vérité. Un soupçon était entré dans son esprit. Il avait presque deviné le sublime sacrifice du soldat.

Depuis qu'il avait entendu Magda il ne doutait plus. La lumière s'était faite. Robert se dévouait pour lui.

Dans le grand et noble cœur de l'officier, nulle hésitation.

Sa première pensée avait été d'arracher cet innocent à la condamnation infamante qui le menaçait.

Le trajet fut silencieux.

Enfin la voiture s'arrêta devant les bâtiments sombres et comme enfumés de la rue du Cherche-Midi.

Il donna son nom, se fit conduire par un sous-officier.

Le conseil de guerre venait de se réunir et d'entrer en séance.

L'interrogatoire de Robert n'avait amené aucun fait nouveau.

A toutes les questions qui lui furent posées le jeune homme se contenta de répondre qu'il avait déserté, qu'il avait eu pour cela des motifs sérieux, mais qu'il lui était impossible de faire connaître ces motifs sans trahir un secret qui ne lui appartenait pas.

Comme on ne prévoyait aucun incident et que le cas de Robert se présentait comme un crime de désertion simple, sans révélations d'aucune sorte, le commissaire du gouvernement n'avait pas jugé devoir réclamer le huis clos.

La salle était donc pleine de soldats sans armes qui écoutaient les débats.

Au moment où finissait l'interrogatoire de Robert, alors que l'avocat qu'il avait refusé et qu'on lui avait donné d'office se levait pour le défendre, se produisit un incident pareil à celui qui, quelques jours auparavant, avait si fort impressionné les juges et les jurés de la cour d'assises de Blois.

Le greffier faisait passer une lettre au colonel, président.

Le colonel arrêta d'un geste le défenseur qui commençait sa plaidoirie, courut à la signature de la lettre, tressaillit et se hâta d'en prendre connaissance.

Elle était brève, cette lettre, et ne donnait aucun détail.

Le général demandait simplement à être entendu et à prendre lui-même la défense de l'accusé.

C'était son droit, comme c'était le droit de tous, du plus humble soldat au plus célèbre des officiers.

Le colonel suspendit les débats.

Il voulait conférer avec le conseil et lui communiquer la lettre de M. de Trélon-Fontaines.

La salle se vida. Il ne resta que le public Robert fut emmené.

Cinq minutes s'écoulèrent.

Les officiers et le sous officier qui composaient le conseil rentrèrent et reprirent leur place.

Alors, à la surprise de tous ceux qui étaient là, le colonel président fit quelques motifs débattus en salle des délibérations et ordonna aux assistants d'évacuer le prétoire.

L'ordre fut exécuté.

Robert fut introduit.

Très absorbé, résigné au sacrifice, c'est à peine si le pauvre garçon s'aperçut du changement qui venait de se faire autour de lui.

L'avocat, prévenu par le président, lui dit à voix basse:

—Vous allez avoir un défenseur sur lequel vous ne comptiez pas, mon cher garçon.

—Et qui donc?

—Un défenseur qui vaut mieux que moi et dont le nom seul est presque une garantie de succès... le général de Trélon-Fontaines.

—Mon Dieu!....

—Il vient nous dire, sans doute, ce que vous avez caché à vos juges avec tant de soin.... Et il ne vient pas seul.

—Et qui donc est avec lui?

—Une jeune fille qui s'appelle d'un nom étranger.

—Magda!

—Justement.

Le colonel fit un signe.

—Introduisez M. de Trélon-Fontaines....

Quelques secondes se passèrent. Le général entra. Il était en petite tenue. Il fit quelques pas, chercha des yeux Robert et lui sourit. Il y avait dans son regard un reproche, et aussi l'expression d'une tendresse paternelle.

M. de Trélon-Fontaines s'avança jusqu'à la barre.

—Vous avez demandé à être entendu, mon général?

—Oui, colonel.... comme témoin à décharge, d'abord, et ensuite je prendrai la défense de ce jeune soldat, si toutefois vous jugez, après m'avoir écouté, que Robert a encore besoin d'être défendu.

—Mon général, la désertion est flagrante.... et nul ne pourra disculper l'accusé....

—Le disculper, non, colonel.... et je ne le tenterai pas.... Je veux seulement l'excuser.... expliquer les motifs de sa conduite qui à vous, connaissant le passé dont il a le droit d'être fier, a dû paraître incompréhensible....

—Bien des points de l'enquête sont, en effet, restés obscurs......

—Je les éclairerai, je suis ici pour cela......

—Parlez donc, mon général, nous avons hâte d'être renseignés.

—Cet enfant se dévouait pour moi, messieurs, et dans le sacrifice de son bonheur et de son avenir, apportait un esprit de sublime abnégation.... Au lieu de penser à lui-même et à tout ce qu'il perdait, il ne pensait qu'à son général, pour le nom duquel il redoutait la calomnie, pour l'honneur duquel il craignait une tache......

—Crainte vaine, mon général, qui donc oserait jamais vous soupçonner? Et qui ajouterait foi, en France, à ces soupçons?

—Hélas! il y a des intrigues si habiles et si odieusement préparées de loin que l'on y succombe presque à coup sûr.... J'ai failli être victime d'une de ces intrigues.... Ecoutez-moi....

Il fit un long récit des événements de Fontpailles.

Il montra comment il avait été enveloppé dans les mailles serrées du filet tendu autour de lui.

Puis il en arriva au vol des documents militaires.

—C'est ici que je réclame votre attention, messieurs, car je l'avoue, en ce moment, je suis tout tremblant devant vous....

Il fit le pénible récit. Les membres du conseil l'écoutèrent haletants, le cœur serré, ne sachant pas quel allait être le dénouement de ce drame, voyant la sécurité de la France atteinte par ce crime, et encore incertains si ce crime avait été puni et si la faute avait été réparée.

Le général n'omit aucun détail.

Il était là pour tout dire et son cœur était trop grand pour qu'il s'abaissât à un mensonge

D'ailleurs, la confession complète, seule, pouvait éclairer les juges et le récit achevé, le président devait se trouver éclairé au point que nulle question ne serait plus nécessaire.

Et alors, en leur âme et conscience, les jurés de la cour d'assises allaient se prononcer bientôt sur le meurtre dont Lavidry était coupable.

M. de Trélon-Fontaines parla de Magda et de la passion qu'elle avait inspirée à Armand.

Les motifs du suicide d'Armand étaient restés inconnus de tous; ce fut le général qui les révéla.

Enfin, il en arriva, ayant tout dit, au cas particulier de Robert.

Puis, après un léger silence, il reprit:

—Messieurs, je ne viens pas implorer pour Robert Lavidry. Il me suffit de vous apprendre les faits qui ont motivé sa désertion. C'est à vous maintenant de juger si dans ce noble et dévoué garçon, dont le passé, malgré son jeune âge, est déjà si glorieux, vous voyez un déserteur, lâche et sans énergie devant les devoirs à remplir. Vous jugerez, messieurs; je n'ai voulu faire que le récit très simple des derniers événements et je me suis gardé de toute parole qui eût tenté d'attendrir votre cœur. Je me retire, messieurs, en vous disant seulement: Demandez-vous, avant de prononcer votre jugement, si Robert Lavidry est toujours digne d'être soldat! Un déserteur est un lâche auquel on devrait arracher l'uniforme avec la chair...... Interrogez-vous, messieurs, les uns les autres, et que quelqu'un de vous me dise s'il rougirait de serrer cette loyale main......

Il s'approcha de Robert.

—Mon fils, mon enfant!

—Oh! mon général, merci, merci, vous me rendez la vie!......

—Mieux que cela, mon enfant, car j'espère bien t'avoir rendu l'honneur.

Il lui tendit les bras.

Robert se pencha par dessus la balustrade et sa tête reposa un instant sur la poitrine du général.

Le vieil officier le couvrait de baisers.

Et doucement, à l'oreille, il lui dit:

—Quel que soit l'arrêt que nous attendons condamné ou acquitté, mon enfant, Espérance sera fière de toi....

Le général sentit, au long frisson qui agita Robert, qu'il avait frappé juste.

Le regard du soldat, noyé de larmes, le remercia.

M. de Trélon-Fontaines prit place au banc des témoins et attendit.

Le colonel président fit introduire Magda.

La jeune fille entra les yeux baissés et très pâle. C'était un bien triste devoir qu'elle avait à remplir. Devant tous, elle allait étaler l'indignité de ceux dont elle avait été la fille adoptive. Devant tous, aussi, lorsqu'elle parlerait d'Armand, n'allait-elle pas soulever les voiles qui dérobaient son amour, l'abandon qu'elle avait fait de sa personne, son déshonneur enfin. Et sa pudeur s'en effarouchait.

En elle, pourtant, aucune hésitation. Si douloureux qu'il fût, elle remplirait ce devoir.

Devant la barre des témoins, elle attendit qu'on l'interrogeât, car dans le désarroi de son esprit, elle n'eut rien trouvé à dire.

Le colonel le comprit et, avec bonté, la guida par ses questions, provoquant ses révélations, montrant la route à sa franchise.

Elle n'oublia rien.

Les juges paraissaient suffisamment éclairés.

L'avocat de Robert renonça à prendre la parole, jugeant que tout ce qu'il dirait ne ferait qu'affaiblir, aux yeux de ces soldats, la portée de ce qu'ils venaient d'entendre.

Et le conseil se retira pour délibérer.

Les débats étaient clos.

Un quart d'heure s'écoula.

Le conseil rentra en séance.

Et le colonel, qui ne pouvait cacher son émotion, prononça le jugement qui venait d'être voté dans la salle des délibérations.

Robert Lavidry était acquitté.

Le greffier transcrivit le jugement aussitôt, le fit signer par le colonel président, le chef de bataillon, les deux capitaines, le lieutenant, le sous-lieutenant et le sergent qui composaient le tribunal militaire.

Alors, le conseil se retira.

Il ne resta plus que le greffier et le commissaire du gouvernement.

Robert Lavidry fut introduit.

La garde porta les armes.

Le greffier et le commissaire étaient debout.

Le greffier lut le jugement.

Et lorsque Robert entendit, comme dans un rêve, qu'il était acquitté, lorsque le commissaire du gouvernement lui dit: "Soldat Lavidry, vous êtes libre, vous vous présenterez demain à l'heure de l'appel à votre régiment...." ce fut une émotion trop brusque et trop profonde pour le pauvre garçon.

Il tomba évanoui dans les bras de M. de Trélon Fontaines.

XIII

Lorsqu'ils sortirent, ils trouvèrent, dans les couloirs, le fidèle Darnetal qui les attendait dans la plus vive anxiété.

Il avait laissé Lavidry et Marthe à Blois, après la première séance de la cour d'assises, et il venait de rentrer à Paris pour y suivre les péripéties de la séance du conseil de guerre.

A Blois, Marthe avait été réintégrée en prison.

Mais Lavidry, trop faible pour supporter un pareil régime, fut conduit à l'hôpital.

Darnetal, en arrivant rue du Cherche-Midi, savait seulement que Robert allait passer devant le conseil de guerre, mais il ignorait l'arrivée du général et de Magda et leur intervention.

Armand, et Darnetal l'avait vu, aurait pu l'en instruire, mais Darnetal était accouru directement de la gare d'Orléans à la rue du Cherche-Midi sans faire le détour de la rue de Prony.

Lorsqu'il vit Robert sortir de la séance entre le général et Magda qui soutenaient sa marche encore chancelante sous le coup trop brusque, d'une si grande joie, Darnetal comprit que le jeune homme était acquitté, libre.

Et il se précipita dans les bras de Robert qu'il pressa sur son cœur.

La première parole de Robert fut pour Marthe et pour le commandant Lavidry.

Darnetal leur apprit ce qui s'était passé à la cour d'assises, l'intervention suprême de Lavidry qui sans aucun doute allait sauver Marthe, de même que l'intervention du général avait sauvé Robert.

Et de même qu'en dernier ressort le salut de Robert avait été entre les mains de Magda, de même ce serait encore la déposition de Magda qui, à la cour d'assises, allait porter la conviction dans l'esprit des juges.

Magda était l'instrument dont le hasard s'était servi pour rendre le bonheur et le calme à ces deux familles si éprouvées.

Magda, si injustement soupçonnée et accusée.

Darnetal, instruit à Blois de tout ce qui s'était passé pendant les débats de la cour d'assises, savait que Magda, en ce moment même, était très activement recherchée.

Il le lui dit.

—On ne me cherchera pas plus longtemps, dit-elle.... J'irai au devant de ceux qui m'appellent et qui ont besoin de moi.... Rassurez vous!

Robert lui prit les mains et très bas:

—Oh! Magda, Magda! je vous avais soupçonnée.... me pardonnerez-vous?

Elle sourit tristement.

Ah! s'ils avaient su, ceux qui étaient là, à quel prix terrible elle avait payé leur bonheur!....

—Mademoiselle, dit le général, Armand me reprochera de ne vous avoir point reconduite auprès de lui, afin qu'il lui soit permis de vous remercier, comme vous le méritez.

Elle secoua la tête.

—Dites à Armand....

Elle s'arrêta, rougit violemment et se reprenant:

—Dites à M. de Trélon Fontaines que je suis bien heureuse, heureuse au possible, d'avoir pu lui être utile, à lui et à ceux qu'il aime.

—Je le lui dirai, mademoiselle, mais pourquoi....

—Ma place, hélas, n'est pas auprès de lui et auprès de vous, monsieur.... J'aime Armand de toutes les forces de mon cœur, et c'est vrai, mais voyez, monsieur, en quel trouble je suis devant vous....

—Mademoiselle Magda, dit le général très ému, vous n'avez entendu, venant de moi, aucune allusion, aucun reproche, et votre dévouement, votre amour, les grands services que vous nous avez rendus nous feront oublier la faute dont vous rougissez....

—Non, monsieur, moi, je ne puis oublier?... Abandonnez-moi au sort qui m'attend.... Je ne pense plus à moi.... Et adieu....

Robert la retint et très vite:

—Magda, songez au désespoir d'Armand s'il ne vous revoit pas....

—Robert, dites à Armand que je suis perdue pour lui....

—Comment!! fit-il effrayé.

—Dites-lui que Magda est morte.

Elle leur fit, à tous les trois, un geste d'adieu et s'enfuit, sans qu'ils eussent le temps de la retenir.

—Etrange caractère! murmura Darnetal.

—Pauvre et douce fille! dit Robert.

Mécontent, indécis, le général fronçait les sourcils et gardait le silence.

Ils avaient pris le chemin de la rue de Prony, où Armand attendait, au milieu des angoisses, l'arrêt du conseil.

Magda de son côté regagnait la rue de Lancry.

Elle trouva chez elle, dans le petit appartement modeste dont tous les meubles étaient destinés aux pauvres et leur devaient être donnés le lendemain de sa prise de voile, elle trouva assis et fumant une cigarette Karl de Winter qui l'attendait.

—Eh bien, es tu satisfaite?

—Oui. Je suis heureuse. J'ai sauvé Robert. J'ai sauvé M. de Trélon-Fontaines. J'ai rendu la vie possible à Armand. Mais ce n'est pas tout. Il me reste un dernier devoir à remplir.

—Qu'est-ce donc?

—Je veux sauver.... celle qui est accusée d'avoir assassiné ton père.

—Marthe Lavidry.

—Marthe Lavidry, qui a comparu une fois déjà devant la cour d'assises et qui, bientôt, y comparaîtra de nouveau....

—Et comment t'y prendras-tu pour la sauver? Songe d'abord que cela va sembler singulier à ces juges de voir la fille adoptive de Winter, de la victime, venir plaider pour l'assassin.

—Non, car Marthe n'a pas tué ton père....

Il tressaillit, jeta sa cigarette.

—Et qui donc, alors?

—Celui qui a tué de Winter, pour défendre sa vie contre ton père, car ce fut un cas de légitime défense....

—Celui-là?

—Ce fut le commandant Lavidry....

—Lavidry!

Karl passa lentement la main sur son front.

Il y avait une sorte d'inquiétude, presque d'effroi dans ses yeux.

Et il murmura:

—Est ce qu'il y aurait une justice inconnue?

Mais tout à coup revenant à Magda:

—Toi-même, comment connais-tu la vérité?

Très calme, elle répond:

—C'est bien simple. J'étais là!

—Et tu as laissé ce meurtre s'accomplir....

—J'ai vu un spectacle atroce.... une victime sans défense et faible comme un enfant, râler, agonisante, sous les genoux d'un colosse. J'ai vu cela...... J'ai vu Winter dont les mains d'acier serraient le cou de ce vieillard comme dans un étau.... Et il riait d'un air abominable.... en voyant cette vie palpiter et s'éteindre dans cette étreinte affreuse...... J'ai vu cela. J'ai vu deux hommes.... dont l'un se mourait.... Lequel était le meurtrier? Lequel des deux était l'assassin?....

—Alors, qu'as-tu fait, malheureuse?

—J'ai fait ce que tous les hommes et toutes les femmes eussent fait à ma place.... J'ai jeté dans la main du moribond un revolver qui gisait là.... et j'ai crié: Défendez-vous!

—Puis?

—Puis je me suis sauvée pour ne plus voir, pour ne plus entendre.... Et pourtant j'entendis.

—Mon père était mort!!

—Oui.

—Tué par toi, par toi, malheureuse....car c'est toi....

—Non, je n'ai pas tué votre père.... mais la victime agonisante et râlante, je l'ai sauvée, voilà tout....

—Tu nous hais donc bien?

—De toute la haine que vous aviez, ton père et toi, pour le général et pour Armand....

Karl était tombé sur une chaise.

Cette révélation l'avait écrasé.

—Maintenant, lui dit-elle, songeras-tu encore à celle à qui tu dois quand même la mort de ton père.... Et dans ton cœur, au lieu d'amour, n'y a-t-il pas à présent de l'horreur?

Il eut un regard terrible empreint de folie.

—Magda! Tu as juré.... Tu as juré que tu m'appartiendrais.

—Je l'ai juré.

—Souviens toi de ton serment!

—Je m'en souviendrai....

—Libre à toi de sauver Marthe Lavidry, de sauver son père, mais tu reviendras, n'est-ce pas, tu reviendras?

—Je reviendrai.

—Ici?

—Ici!

—Tu m'y trouveras, Magda.... tu m'y trouveras!......

Et il s'enfuit.

XIV

Dès la première heure, le lendemain, Magda partait pour Blois, accompagnée de Darnetal et du général de Trélon-Fontaines. En ces tristes circonstances, le général voulait être auprès de Lavidry; il aurait considéré comme une faute, presque comme une lâcheté, de ne pas venir assister son vieux compagnon d'armes.

Leur première démarche fut auprès du juge qui avait été chargé de l'enquête sur le crime de l'Epinière, et qui, depuis la première séance de la cour d'assises, s'était livré à un supplément d'instruction.

Ce juge, au lendemain du renvoi de l'affaire, avait fait rechercher Magda par les soins de la police parisienne.

Magda était restée introuvable.

On sait qu'elle était à Metz, à cette même époque.

Ce résultat fut transmis à Lavidry et à Marthe.

Lavidry répliqua:

—Si Magda apprend, de quelque source que lui vienne la nouvelle, que la justice française a besoin de son témoignage, elle viendra.... Pourquoi ne feriez vous point donner de la publicité à l'affaire?.... Elle doit s'y intéresser, de loin comme de près.... Et lorsqu'elle aura connaissance de ce qui s'est passé, elle ne manquera pas d'accourir.

Peut-être le parquet se fût-il résigné à ce dernier parti, lorsqu'un matin, dans son cabinet au palais de justice, le juge d'instruction reçut une lettre.

Il l'ouvrit, chercha la signature et eut un tressaillement de surprise en y lisant le nom de Magda.

"Je sais que vous avez besoin de moi, me voici."

Le juge la fit introduire sur le champ.

Elle resta une heure dans son cabinet.

Elle ne put répéter que ce qu'elle avait vu et son récit correspondait, en ce qui concernait le meurtre de Winter—elle ne savait rien des événements qui avaient précédé ce meurtre—avec l'aveu de Lavidry. Dès lors, il était inutile de retarder plus longtemps l'affaire et de la renvoyer à une autre session. Les mêmes jurés, ceux là que la déposition de Lavidry avait si profondément émus, se retrouveraient, et sans doute que la vive impression de l'autre jour ne serait pas encore effacée de leur esprit.

Magda sortit du cabinet du magistrat.

Deux jours après, la cour d'assises était de nouveau réunie.

Et, au banc des accusés, comme la première fois, Marthe se trouvait seule.

Pourquoi Lavidry ne l'y accompagnait-il pas?

La veille, le médecin de l'hôpital l'avait trouvé si faible qu'il s'était opposé à ce que le vieillard fût transporté le lendemain au palais de justice.

L'effort suprême qu'il avait fait pour venir à Blois et sauver sa fille avait épuisé ce qui restait de vie dans ce corps qui semblait se raidir et se défendre depuis quelques mois que par un miracle d'énergie.

La veille, pourtant, il avait éprouvé une suprême joie.

Darnetal et M. de Trélon-Fontaines avaient obtenu la permission de l'approcher et le général lui avait appris que Robert avait été acquitté par le conseil de guerre.

De ses pauvres yeux sans regard, des larmes abondantes avaient coulé et il avait serré les mains du général contre son cœur.

Le médecin s'était alors approché du général:

—Mon général, vous vous intéressez à ce malade......

—Je l'aime et l'ai toujours aimé comme un frère......

—En ce cas, pardonnez-moi de vous donner une mauvaise nouvelle.

—Qu'est-ce donc? Parlez!....

—Regardez-le.... Il n'a plus qu'un souffle.

—Perdu? Il est perdu, n'est ce pas?

—Oui. Je doute qu'il soit vivant demain, à pareille heure.

Et si vous connaissez, mon général, des amis ou des parents qui désirent le voir une dernière fois, hâtez-vous.... Demain il serait trop tard.

Des amis! Des parents!

Il y avait Robert! Robert surtout! Robert qu'il fallait prévenir.

Le général télégraphia immédiatement à Versailles. Il jugea superflu d'avertir le colonel du régiment.

Il savait qu'en pareil cas les colonels ne refusent jamais une permission.

Voilà pourquoi Marthe se trouvait seule au banc des accusés.

Le président rendit compte aux jurés de l'incident qui se produisait, puis Magda introduite, fut interrogée.

La séance devait être courte.

Déjà Marthe était mise en dehors de l'affaire.

Il apparaissait certain à tout le monde qu'elle serait acquittée à l'unanimité.

Quant à Lavidry, après la déposition si dramatique de Magda et dont aucun détail n'était différent de ceux racontés par l'aveugle, il semblait également impossible qu'il se trouvât une majorité dans le jury pour condamner l'officier agonisant.

Et, en effet, la délibération ne fut pas longue.

Lorsque la cour rentra en séance, le chef des jurés se leva et déclara que Marthe n'était pas coupable.

Lavidry bénéficia du même verdict.

En conséquence, le président prononça leur acquittement.

Parmi les jurés, il ne s'était pas trouvé un seul indécis. Pas une seule voix n'avait rompu l'unanimité qui déclarait Lavidry innocent de ce meurtre.

Marthe sortit au bras de son avocat.

Mais hélas! la joie de sentir son père acquitté, sauvé, rendu à la paix de sa conscience, devait s'évanouir bien vite.

On lui avait caché l'état alarmant du vieillard. Elle courut à l'hôpital dès que l'avocat lui eut appris que son père n'avait plus, que quelques heures à vivre.

Darnetal et M. de Trélon Fontaines n'avaient pas quitté l'hôpital depuis la veille. Ils avaient passé la nuit à côté du malade;

Lorsque Marthe entra, elle se précipita dans les bras de son père;

—Oh! mon père, mon bon père!

—Eh bien? dit-il d'une voix très faible......

—Acquittée......

—Ah!

Et sa tête, légèrement relevée, se rabaissa doucement sur la poitrine.

Après un silence, il ajouta:

—Ils ont bien fait. Ils ont fait un acte de justice.... Marthe, je suis heureux que tu te sois hâtée d'accourir, parce que je sens que je n'ai plus longtemps à vivre....

—Oh! mon père, vous vivrez, pour être heureux auprès de nous....

—Non, non, c'est fini...., et tant mieux que je m'en aille.... car je souffre de ne point vous voir.... ici-bas.... Là-haut, peut-être, je vous verrai mieux....

Marthe pleurait, essayant de contenir ses sanglots.

—Pourtant, dit-il, je ne meurs pas heureux....

Il étendit ses bras autour de lui, prit tour à tour les mains de ceux qui entouraient son lit:

—Tu es là, Marthe, et vous aussi, mon bon et fidèle Darnetal, et toi aussi, cher ami de ma jeunesse, cher compagnon de dangers et de fatigues.... oui.... vous êtes là.... mais il me manque mon enfant, mon fils, mon Robert.... Pourquoi n'est-il pas venu?.... Est-ce que l'on me cache encore quelque nouvelle catastrophe?....

—Je lui ai télégraphié hier, mon ami, dit le général.

—Il n'est pas possible qu'on lui refuse une permission pour venir rendre ses derniers devoirs à son grand-père.

—Non, on ne la lui refusera pas, assurément.

—Il devrait être ici. Pourquoi ne vient-il pas, mon Dieu!!

Le général et Darnetal consultaient fréquemment leur montre, et ensuite se regardaient en silence, avec anxiété.

Lavidry s'affaiblissait. La respiration devenait plus pressée, plus courte.

Est-ce que l'enfant qui lui était si cher n'arriverait pas à temps pour recueillir sa dernière parole?

—La dépêche est arrivée trop tard, hier.... Robert n'a pu partir que ce matin, après avoir perdu une heure [illegible]

Marthe s'était mise à genoux et priait.

L'aveugle retrouva un peu de force.

—Marthe, ta main!

Elle prit la main du vieillard.

—Darnetal, votre main, mon ami.

Darnetal obéit.

—Marthe, il t'aime depuis longtemps; il a tant fait pour nous qu'il a bien mérité d'être aimé de toi.... Marthe, tu m'entends.

—Oui, père, je vous entends.

—Et tu me comprends? Et tu m'approuves?

—Je ne puis trouver de cœur plus loyal, d'amitié plus dévouée, de tendresse plus délicate et attentive....

—Tu seras sa femme.

—Oui, père.

Et les mains de Marthe et de Darnetal se rencontrèrent, et leurs doigts se lièrent, dans la main du vieillard.

Darnetal eut à peine la force de dire:

—Marthe! Marthe! Merci....

Lavidry, à ce moment, poussa un profond soupir. Ils se penchèrent, éperdus, croyant qu'il venait de passer.

Mais non, ils se trompaient. Au bout de quelques minutes, il rouvrit les yeux. Sa tête se tourna vers ses amis, vers sa fille.

On eût dit qu'il les voyait.

—J'aurais bien voulu, pourtant, l'embrasser une dernière fois!

La pensée de Robert toujours.

Et tous regardent soudain vers la porte d'entrée, derrière laquelle ils ont entendu des pas pressés, un bruit de voix et comme le halètement d'une course.

Un infirmier entr'ouvre la porte, montre le lit et s'efface.

Et dans l'entre-bâillement apparaît l'uniforme d'un soldat.

Un cri de ces poitrines oppressées:

—C'est lui! C'est lui!!

Robert s'élança vers le vieillard, l'entoura de ses bras tremblants.

—Grand père! Grand père!

Lavidry semble se réveiller retrouver des forces.

—C'est toi, mon enfant chéri, c'est bien toi.... oh! ne me trompez pas pour me donner une dernière illusion, un suprême bonheur.

Et il promenait ses mains amaigries sur le visage du jeune homme, pour le reconnaître, pour s'assurer que c'était bien le fils de son cœur qui était enfin devant lui.

Mais les sanglots de Robert le trahissaient.

—Oui, oui, c'est toi, enfin, tu seras venu.... Je suis heureux, tu ne sauras jamais combien.... oui, infiniment heureux que tu sois auprès de moi.... oh! mon enfant chéri.... A présent je puis m'en aller.... Ne me pleurez pas trop.... Je n'étais plus qu'un pauvre infirme inutile.... Ma vie n'était plus bonne à rien et la première des joies m'avait été retirée, puisque je ne pouvais contempler et voir sourire vos bons visages.... C'était trop pénible, et il m'est bien doux de partir.... à cause de cela surtout......

Sa voix s'affaiblissait.

Il eut encore la force de murmurer:

—J'aurais bien voulu embrasser Armand, et aussi Espérance....

Puis il ne parla plus. La respiration diminua, devint insensible.

Il s'agita un peu. Les doigts remuèrent. Puis tout s'immobilisa.

Il était mort doucement, sans souffrir ...

Un service fut célébré à Blois deux jours après.

Mais ce ne fut pas à Blois que le vieillard fut enterré.

Le corps fut conduit à Bazeilles par les soins de Marthe et de Robert et repose entre les cercueils de la bonne grand'mère et de Michel Mornas.

XV

Le nom de Karl de Winter et la situation qu'il occupait à Paris, ses menées, ses intrigues, le mystère qui planait sur ses moyens d'existence, enfin, et surtout l'accusation qui était résultée des débats de la cour d'assises contre cette famille d'aventuriers, et des débats du conseil de guerre contre Karl particulièrement tout cela réuni avait éveillé depuis longtemps l'attention de la police.

Un mandat d'amener avait été lancé contre Karl et il était certain que même si l'on ne donnait pas suite au vol de documents dont Armand de Trélon-Fontaines avait été victime, l'extradition serait prononcée contre le fils de Guillaume de Winter et qu'il serait reconduit à la frontière.

Karl, du reste, était trop intelligent et trop rusé pour ne point soupçonner la situation.

Déjà, par ses soins, Mme de Winter et la vieille Luxembourgeoise avaient quitté Paris depuis deux jours.

Quant à lui, il s'était bien gardé de revenir au petit appartement de la rue des Abbesses et changeant de nom tous les jours il allait d'hôtel garni en hôtel garni, traînant partout sa haine, sa rage de vaincu et sa soif de vengeance.

Les journaux lui avaient appris l'acquittement de Lavidry devant les jurés de Blois, et peu d'heures après l'acquittement la mort de Lavidry, dans les bras de ses amis et de ses enfants.

Les journaux ne font, en général, que mentionner rapidement et presque sans commentaires les fautes contre la discipline qui amènent les coupables devant les conseils de guerre.

Pourtant, l'affaire de Robert Lavidry avait fait quelque bruit; les journaux avaient appris que le général de Trélon-Fontaines avait défendu le jeune soldat et ils avaient annoncé l'acquittement.

Karl en fut donc instruit presque aussitôt.

De lui-même, du reste, il était question dans les feuilles parisiennes; il avait assidûment fréquenté un grand cercle, présenté à ce cercle par des membres de l'aristocratie, des plus honorables, trompés sur son compte par d'habiles manœuvres; il avait été lancé pendant quelques années dans un certain monde de viveurs élégants où l'on accepte assez volontiers les nouveaux venus, pourvu qu'ils dépensent largement et ne soient pas ennuyeux.

De telle sorte que s'il n'avait été prévenu par ses propres soupçons, par son pressentiment, que des poursuites étaient dirigées contre lui, il en eût été averti par les commentaires malveillants des journaux à son égard.

Mais peu lui importait.

Dans le désastre où s'effondrait la première partie de sa vie et qui l'atteignait en pleine vigueur et en pleine jeunesse, il ne pensait qu'à Magda.

Qu'était-elle devenue?

En sortant de la salle des séances, à la cour d'assises de Blois, elle s'était esquivée. Elle avait disparu ayant fait son devoir et ne tenant pas à être remerciée. Elle savait bien que dans ces cœurs ne s'effacerait jamais le souvenir du service qu'elle avait rendu.

Elle revint à Paris.

Lorsque Darnetal, Marthe et M. de Trélon Fontaines, sortant du palais de justice, la cherchèrent, il n'était plus temps.

Rentrée chez elle, rue de Lancry, elle se jeta sur son lit, non point pour dormir, mais pour rêver.

Elle pensait au serment fait.

Peut être avait-elle espéré que ne viendrait jamais le jour terrible où, ce serment, il faudrait le tenir.

Et ce jour était venu, pourtant.

—Non, non, il n'osera pas.... Il aura pitié, se disait-elle.

Mais elle haussait les épaules, à cette seule pensée.

De la pitié, chez Karl! C'était folie que de rêver cela!

Alors, se résigner?

Mais c'était infâme, horrible, impossible!

Toute la nuit se passa ainsi. Elle ne dormit pas une minute.

Le matin, elle avait une fièvre intense.

—Que faire? se disait-elle....

Et comme répondant à une pensée venue depuis longtemps déjà, une pensée de délivrance qui, jadis, à Metz, lui avait fait accepter l'infâme marché de Karl, avec la certitude de lui échapper:

—Est ce que je le pourrais? Est-ce que j'en aurais le courage?

Elle se leva, alla se planter devant une glace et se regarda.

Comme elle était belle! Et comme il était facile de comprendre la passion d'Armand! et le crime que Karl méditait.

Plus belle que jamais, même, en cette minute d'angoisse et de désespoir, d'épouvante pudique, qui donnait à sa beauté un caractère surhumain.

Elle dit, tout haut:

—C'est parce que je suis belle que tant de malheurs sont arrivés. C'est parce que je suis belle qu'Armand a tant souffert et qu'il a failli mourir! C'est parce que je suis belle que Karl, si coupable déjà, va devenir plus criminel encore......

Et se regardant, rêveuse, avec folie, avec terreur aussi:

—Oui vrai! Je suis bien belle!

[illegible]

devait prendre une résolution suprême.

Ou tenir le serment qu'elle avait fait à Karl et grâce auquel les précieux documents lui avaient été remis, ou échapper au jeune homme en lui donnant le spectacle de sa beauté détruite, ravagée, à jamais disparue.

Car c'était là son rêve.

Tout d'abord, quand le fils de Winter, à Metz, la pressait de ses sollicitations et lui proposait son ignoble marché, elle avait accepté car elle s'était dit:

—Lorsqu'il viendra, il ne trouvera qu'un cadavre.

Mais Karl avait deviné son arrière-pensée.

Elle avait juré de vivre, elle avait juré de lui appartenir.

Ce fut à cet instant que son cerveau conçut une imagination tout à la fois sublime et folle.

Puisque sa beauté avait causé tant de souffrances autour d'elle, eh bien! elle l'anéantirait; de ce visage que l'on admirait, que l'on avait adoré, elle ferait quelque chose de terrible et de repoussant.

Cela, c'était plus épouvantable que la mort, certes.... et une pareille idée ne pouvait naître que dans une surexcitation où l'on ne raisonne plus, où les impossibilités les plus grandes vous paraissent faciles.

—Ainsi, se disait-elle, je serai morte pour tous, cette fois, bien morte.

Et voilà pourquoi elle se regardait, dans la glace, ainsi que l'on regarde une amie que l'on ne reverra plus.

Son cœur se gonfla; des larmes vinrent à ses yeux.

Quelle femme assez forte ne regretterait pas un semblable sacrifice, et de gaîté de cœur se condamnerait ainsi?

Pourtant, elle ne tenta rien, en cette première journée.

Peut-être que, malgré tout, lui restait au fond de l'âme la suprême espérance que Karl n'apparaîtrait pas; qu'il ne viendrait pas réclamer l'exécution de l'odieuse promesse; qu'elle ne le verrait jamais plus.

Peut-être bien aussi qu'elle espérait en une intervention étrangère.

Karl, sous le coup d'une accusation d'espionnage, traqué par la police parisienne, avait quitté Paris, sans doute? C'était une grave imprudence que de rester dans cette ville, où il ne pourrait assurément pas échapper longtemps aux investigations des agents du quai des Orfèvres

Karl disparu, elle était sauvée.

Karl arrêté, elle était sauvée encore!....

Mais à la fin de cette première journée, le fil léger qui retenait le dernier espoir cassa brusquement.

Elle reçut une lettre de Karl:

"On me poursuit. Je me cache. "Mais, dussé-je y perdre la tête, je ne "partirai point de Paris avant de t'avoir revue. Je t'aime. Rappelle-toi "ton serment."

Elle se sentit perdue.

Le lendemain, elle descendit rue de Lancry, entra dans différents magasins, quêtant partout quelque chose qu'on lui refusait.

Elle était si pâle, ses yeux étaient si brillants, il y avait sur ses traits une folie si évidente, que les boutiquiers avaient peur et en lui vendant ce qu'elle demandait ne voulaient pas se faire les complices de ténébreux desseins qu'ils devinaient.

Elle en trouva un plus complaisant enfin.

Et Magda sortit de chez lui, cachant dans son mouchoir une fiole remplie d'un liquide jaunâtre, qu'elle regardait parfois, s'arrêtant sur les trottoirs, avec des yeux épouvantés

De l'acide sulfurique.

Elle rentra chez elle et s'enferma dans sa chambre.

L'heure terrible avait sonné et elle tremblait!

Devant la mort, elle eût souri.

Devant la laideur repoussante et hideuse qui allait être son œuvre, elle avait peur.

Quelque chose, en elle, se révoltait: c'était encore de l'amour. Car elle pensait encore à Armand, à Armand qui avait tant aimé son visage! qui avait adoré ses yeux!

Du moins, les yeux, elle n'y toucherait pas.

Elle les respecterait.

Ils resteraient doux, larges, au regard passionné et profond.

Si Armand la revoyait quelque jour, il retrouverait d'elle ses yeux.

Et l'acide sulfurique, bientôt, fait son œuvre terrible.

La douleur est telle que parfois de sourds gémissements lui échappent, malgré son courage.

De larges brûlures couvrent son jeune et beau visage d'estafilades sanguinolentes; le front et les joues sont striés de blessures atroces.

Elle a eu le courage d'aller, sans faiblesse, jusqu'au bout.

Mais la souffrance devient torture, la torture devient insupportable, et sa force, aussi, a des bornes.

Elle pousse un grand cri désespéré et tombe évanouie.

Ce cri a été entendu.

Des voisins accourent; la porte est fermée; comme on redoute un accident, même un crime, la porte est enfoncée.

Magda gît, demi morte, horriblement défigurée.

Et la fiole d'acide, à demi pleine, est renversée auprès d'elle.

Tout d'abord l'idée d'un attentat vient à ceux qui sont entrés.

Mais la porte était fermée de l'intérieur; et Magda est seule.

Comme il ne peut entrer en l'esprit de personne que ces brûlures sont le fait même de la jeune fille, on croit à un accident. On la relève on la soigne.

Un médecin est appelé, l'examine, donne des prescriptions.

—Sa vie n'est pas en danger dit-il, même les blessures sont peu profondes et peu graves. Elles n'intéressent que l'épiderme et ne menacent aucun organe. Les yeux et les lèvres n'ont pas été touchés. Seulement, la pauvre fille va être défigurée.

—Elle! si jolie!....

—Est-il ici quelqu'un qui puisse la soigner, surveiller et changer ces pansements? Dans le cas contraire, je la ferai conduire à l'hôpital.

Mais la concierge intervint.

—Ce sera moi, dit elle, ma fille est assez grande pour garder seule la loge, de temps en temps.... Je veillerai sur cette pauvrette.

—Du reste, dit le médecin, je reviendrai.

Et il partit, murmurant:

—Si la chose n'était pas si extraordinaire et si ce n'était pas folie que de penser cela, je croirais presque que ces brûlures ont été faites non point par hasard mais avec intention!.... Alors ce serait donc la jeune fille elle-même qui aurait eu cet atroce courage.

Il revint tous les jours, jusqu'à ce qu'il fût possible d'enlever du visage de Magda les linges qui le recouvraient.

Elle avait souffert avec la plus admirable résignation.

Le médecin, à plusieurs reprises, avait interrogé.

Il aurait voulu savoir la vérité tout entière.

Il la devinait presque!

Mais il s'était heurté à l'énergique silence de la jeune fille.

Comme elle était guérie, il ne revint plus.

La première fois qu'elle se leva, elle alla se placer devant sa glace—devant cette glace où quelques jours auparavant elle s'était écriée, en s'admirant

—C'est vrai! Je suis belle!

Et là, enlevant le voile qui cachait son visage torturé, ravagé, elle se regarda.

Elle s'attendait à la triste image défigurée que lui renvoya fidèlement la glace, et pourtant elle tressaillit et se recula comme devant une apparition terrible.

Ce qu'elle voyait était effrayant.

Les yeux, ses beaux yeux seuls vivaient au milieu de ces cicatrices et rappelaient celle qui avait été Magda!

—Mon Dieu! oh! mon Dieu! murmura-t-elle.

Et elle éclata en sanglots.

On frappa à sa porte.

Elle s'enveloppa de son voile et alla ouvrir.

C'était la concierge qui lui montait une lettre.

Elle reconnut l'écriture de Karl.

La concierge dit:

—On attend en bas la réponse....

Magda lut ces simples mots:

"Tu n'as pas oublié?"

Elle écrivit au crayon, sur la même page:

"Viens! je t'attends!"

Elle tendit la lettre à la concierge.

—Lui avez-vous dit que j'étais malade?

—Non.

Il ne connaît rien de mon...... de mon accident.

—Rien. Je n'ai pas eu le temps de causer avec ce monsieur.

—Eh bien, remettez lui cette lettre, et laissez-le dans l'ignorance de ce qui s'est passé.

—Puisque mademoiselle le désire....